

Que se passe-t-il lorsque l'Occident et le Moyen-Orient, un manager culturel de Bâle et un magnat immobilier de Dubai se rencontrent ? Qu'est-ce qui en résulte ? De l'art ou du kitsch ? Culture ou business ? Un compte-rendu.

## 4 Romance dans le Golfe

Michael Schindhelm

Il existe sans doute nombre de manières de différencier des managers culturels. Ils réussissent ou échouent, sont extravertis ou introvertis, ont grimpé les gradins ou ont suivi un trajet horizontal. Mais confrontés à l'argent, il n'est que deux catégories : les managers culturels qui fuient le risque, et ceux qui le cherchent.

En 2007, je répondis à une invitation arrivée de Dubai. Et je pressentis tout de suite que pour le risque, j'allais être gâté. J'avais changé de rive à plusieurs égards, passant de la culture occidentale dans une culture orientale, d'un monde habitué aux subsides publics, vers un monde où, jusqu'à il n'y eut pas longtemps, le gouvernement même était organisé à l'image d'une entreprise. Après tout, c'était une société immobilière contrôlée par l'Etat qui m'avait fait venir, comme conseil dans le cadre d'un projet d'opéra. Même l'employeur en tant que tel était donc inhabituel. Certes, les gens du Golfe se disaient bien conscients qu'un opéra coûte très cher. Mais sur le moment, personne n'aurait su me dire d'où viendrait l'argent pour le programme ou, au fait, pour le personnel. Dans un monde tel que Dubai, on tend à penser que l'argent ne joue pas de rôle. Mais j'ai gardé la prudence, jusqu'à ce jour. Car il s'avéra rapidement que si de l'argent, il y en a peut-être des quantités, il faut qu'au bout du compte qu'il y en ait davantage.

Depuis mon arrivée à Dubai, j'ai pu faire d'intéressantes observations sur la manière dont, au Moyen-Orient, art et commerce sont engagés dans une valse l'un autour de l'autre, dans une étrange danse de séduction, sans qu'il y ait vraiment amour – des observations qui reflètent non seulement le manque de sens culturel propre au monde arabe du Golfe, mais tout aussi bien celui qui se retrouve chez les artistes internationaux, les agents culturels, les diplomates, les journalistes, ou les organisations. L'histoire de la grande initiative culturelle du Golfe est celle d'un malentendu culturel – non exclusivement, mais aussi. Voici pourquoi il est bien de parler de cette romance entre Occident et Moyen-Orient. Car tout en étant empreinte de kitsch et d'hypocrisie, elle est en train d'écrire un nouveau chapitre des échanges culturels, voire de l'histoire des cultures.

Le début officiel se fit il y a deux ans, lorsque nos voisins d'Abu Dhabi lâchèrent une bombe dans les milieux culturels internationaux en annonçant que dans leur capitale, ils ouvriraient une filiale du Louvre et une succursale du musée Guggenheim. Des sommes défiant l'imagination – et réduisant à l'insignifiance la monnaie qu'elles exprimaient – défrayèrent le feuilleton mondial, ensemble avec les noms d'architectes vedettes et leurs réalisations. Précédemment, pour le monde occidental, le Moyen-Orient n'était guère plus qu'un producteur de pétrole, un marché pour voitures rapides, le foyer d'al-Qaida, et le pays de personnages voilés, culturellement prétendument rétrogrades. Du coup, l'annonce d'Abu Dhabi lézarda cette vision du monde, prédominante depuis des décennies. Voici que soudainement les cheikhs ne sont plus seulement portés sur notre argent (contre du pétrole) et nos voitures (encore contre du pétrole), mais qu'ils s'en prennent même à notre art (toujours moyennant pétrole) !

Le brouhaha subséquent, particulièrement violent en France, où il culmina dans l'accusation que le gouvernement bradait la culture, ne dura pas. Les institutions favorisées eurent tôt fait de réaliser qu'en se liant d'affaires avec les « Arabes », on peut améliorer ses budgets et présenter à une nouvelle clientèle des œuvres qui de toute façon, jusque là, n'avaient fait que dormir dans les réserves. Nombre des institutions ignorées sont maintenant en train de réfléchir comment se faire remarquer. Les plates-formes culturelles en Europe, telles que foires et festivals, organisent des forums autour du thème du *Middle East* ; les premières

études voient le jour ; on spéculer sur l'envergure possible des exportations. Des galeries envisagent de s'implanter dans le Golfe. Entreprises de logistique et assurances proposent leurs services. De toute manière, les Britanniques et les Américains y sont déjà.

« Le désert », au départ exclusivement un terme technique dénotant un vide de culture total et éternel, est en train de gentiment se muer en une surface de sable vaste, accueillante et inoffensive, sous laquelle sont enfouis pour un autre siècle des trésors convoités par le monde entier, et dans laquelle nous pouvons inscrire en toute quiétude les insignes de notre culture sublime. De négative, la projection occidentale tourne en positive. Le vide devient ouverture, la chaleur mortelle, lumière de vie. On n'en parle pas beaucoup, bien sûr, mais derrière les murs des bureaux, on laisse libre cours à l'imagination : combien simple ne sera-t-il pas, dans un monde encore vierge comme au premier jour, libre de tradition, d'héritage, d'a priori culturels, de repartir de zéro... !

Les formes que de tels redépars pourraient prendre, se dégagent facilement des missives qui tombent chaque jour sur mon bureau à Dubai : le Golfe vu comme entrepôt transitoire et dépôt de recyclage pour de la marchandise ne trouvant pas d'utilisation chez nous ou devenue hors de prix. Le mot « kitsch » provient probablement du yiddish « verkitschen », qui signifie refiler à quelqu'un de la camelote inutile ou inférieure. Et c'est ainsi que, quotidiennement, je vois le *kitsch of cultures* : je feuillette des albums avec photos de sculptures de glace représentant le souverain cheikh Mohammed, ou le Burj al-Arab ; des dessins techniques de labyrinthes souterrains racontant la vie de virus informatiques ; des ouvrages sur papier glacé consacrés aux maîtres anciens et modernes dont les œuvres viennent justement à se trouver sur le marché ; des photos de scène, tirées de représentations de « Sindbad » ou de « Saladin », en tournées triomphales au Brésil ou en Chine. Et encore et encore des candidatures. De conservateurs de musées, d'anciennes secrétaires, de rock-stars, d'experts en éclairage, de propriétaires de grandes collections de dinosaures, ou d'inventeurs de voyages originaux sur le thème du « monde de l'art » à bord du *Queen Elizabeth*. Si cela n'était pas si assommant, on pourrait presque être fier d'une telle débauche de créativité en Occident, dans des pays qui aiment à se dire fatigués, figés, à court d'idées, et pauvres tout court.

La question que je me vois poser le plus souvent par des médias allemands (et presque exclusivement allemands), la voici : A-t-on le droit de travailler pour ces gens-là ? Pour une clique hyper-riche grâce au pétrole, faisant venir de la main-d'œuvre asiatique par centaines de milliers, l'obligeant à travailler sur des échafaudages à deux cent mètres au-dessus du sable même par les températures les plus insensées, tout en les entassant dans des campements pourris, contre des salaires de misère ? Une société qui gaspille de l'énergie dans une foule d'installations de climatisation gigantesques et en dessalant des quantités énormes d'eau de mer, qui cautionne, dans le système écologique naturel de la côte, des interventions qui mettent gravement en péril l'équilibre naturel ? Qui bloque à volonté des sites Internet lorsque ils diffusent des critiques fondées contre le système, dont la justice sévit contre l'homosexualité et les relations adultères, alors qu'elle fait la part belle aux courtisanes et protège la prostitution de luxe ? Doit-on aller dans un tel pays et y participer à la promotion de l'art et de la culture ?

Et me voilà bien pris au piège, parlant de l'éclairement déterminé du souverain, en route pour une société à la fois tolérante et islamique.

Et voici à quoi ressemble le scénario, habituel entre-temps, d'un entretien média avec un journaliste allemand. Le premier appel téléphonique tombe un vendredi (jour sacré à Dubai), après 18 heures (foin du décalage horaire !). On aimerait me parler de mes projets à milliards. Pourrait-on aussi faire des prises des chantiers et voir le souverain ? Je tempère les attentes et essaie, à la place, de me mettre moi-même à disposition. Je mets en garde (par expérience) contre un voyage sans autorisation préalable de tourner, en ajoutant l'avertissement que l'obtention de telles autorisations peut prendre deux semaines. Les questions suivantes se soucient de savoir comment, entre toutes les grues de chantier, les embouteillages, les touristes et les travailleurs immigrés, dans ce paroxysme de tout ce qui est artificiel (ce qui, d'une certaine manière, est bien vrai) – comment un développement de culture soit envisageable. Et quoi des présomptueux Emiratis et de leur folie des grandeurs ? Du coup me voilà bien pris au piège, parlant de l'éclairement déterminé du souverain et de ses sujets qui le suivent, en route pour une société à la fois tolérante et islamique.



Je fais allusion aux voisins à qui les gens d'ici ont affaire, et aux difficultés de défendre l'ouverture vers le monde, dans un environnement d'une telle mixité explosive et sans cesse enclin, d'une manière ou d'une autre, à l'extrémisme. Mon interlocuteur insiste que nous nous trouvons dans une dictature, et sujets à la censure (exact, une fois de plus), et je dis (véridiquement) que, jusqu'à ce jour-là, nous n'avons pas rencontré d'entrave, mais qu'il y en aura bien un jour, et que de tels débats sont, ma foi !, inévitables si l'on est en route pour changer une société. En revanche, il ne ferait pas de mal si, dans nos pays, nous nous penchions, nous aussi, un peu sur la manière de traiter en public les différentes valeurs culturelles et religieuses de minorités grandissantes. Et si, une seconde, je me laisse en plus aller à tirer des comparaisons entre les ambitions des souverains du Golfe et l'histoire culturelle européenne du baroque et des Lumières, j'ai définitivement passé outre. Qu'est-ce qui est fantaisies, qu'est-ce qui est juste de l'imagination ?

Non pas la culture est marchandise, mais la ville.  
Et la culture est un outil possible pour vendre  
efficacement le produit massifié qu'est la ville.

Car ma réalité à Dubai est très différente de ce que l'on pourrait souhaiter. Le patron, par exemple, de la maison qui m'avait initialement fait venir, était pour moi plus difficilement accessible qu'Angela Merkel, bien que son bureau ne se trouve qu'à vingt mètres du mien. Lors de notre seule conversation sérieuse au sujet de mon projet principal, la construction d'un opéra (d'une surface de 140'000 m<sup>2</sup>), conçu par Zaha Hadid et devisé à plusieurs centaines de millions d'euros – que son entreprise aurait à déboursier –, il me demanda si les crialleries du petit gros qui avait passé deux ans auparavant à l'hôtel Madinat Jumeirah (il parlait de Pavarotti) étaient de l'opéra. Il avait vu le *Roi Lion* à New York, un opéra qui lui avait, alors vraiment, mieux plu. Et puis, il y avait autre chose qui le gênait également dans mon opéra : pourquoi ne prévoyais-je que deux scènes ? Les cinémas des années septante étaient tombés dans la même erreur, et voici que nous sommes à l'heure des multiplex. Ses employés eurent beau m'assurer à répétition qu'ils savaient que la culture coûte cher – le chef, lui, voudrait, aussi avec l'opéra, faire du fric. Il

tente donc de métamorphoser l'idée de l'opéra en concept de branding : Procurez-vous une villa directement à côté de l'Opéra ! L'art comme facteur de plus-value. Malheur à celui qui prétendrait que des Arabes obsédés par l'argent en soient les inventeurs.

Chez nous, on plaint, à renfort de grands accents philosophiques, la déchéance de la culture devenue marchandise. A Dubai, on s'aperçoit que ce constat relève déjà de la nostalgie. Ces dernières années, la Chine, l'Inde, et le plus radicalement Dubai (par contraste à ses voisins qui agissent, en principe, de façon classique), ont tous illustré le concept que le capitalisme du XXI<sup>e</sup> siècle s'apprête à mettre en pratique : le développement de la ville en tant que produit de masse et de mass media. Ce n'est pas la culture la marchandise, mais la ville. La culture est juste l'un des outils possibles pour rendre plus efficaces les ventes de la ville-produit-de-masse.

Mais voici que l'argent est devenu rare, et même les pays dont la croissance rapide repose sur les richesses de leur sous-sol (comme Abu Dhabi ou le Qatar) doivent dépenser plus prudemment. Combien plus, des villes comme Dubai. L'avenir d'une métropole si fortement mondialisée comporte d'énormes risques : services financiers, investissements immobiliers, tourisme, logistique – tout a chuté. Que cela signifie-t-il pour la culture ? Aurai-je, dans ces circonstances de crise financière, la moindre chance de bâtir une culture ? Pour le moment, je l'ignore. Même dans le Golfe, on semble être en train de comprendre l'importance que peuvent, en période de difficultés, prendre les valeurs sociales et culturelles, valeurs en fait nettement sous-développées. Le cheikh Mohammed a appelé ses sujets à la modération et la sagesse face à la crise. La caravane Dubai, après avoir traversé à marche forcée le désert pendant deux décennies, a besoin d'un arrêt, de temps pour réfléchir et s'assurer du chemin à suivre.

J'espère donc recevoir davantage de soutien ces prochaines années, dans mon entreprise de tirer les habitants de cette ville – bientôt trois millions, issus de plus de deux cent nationalités – de l'embarras de savoir comment, à part manger, boire, la baignade, le shopping et le sexe (légal et illégal), occuper ses loisirs. Comment proposer à leur progéniture des alternatives à *Shrek* et à *Tokio Hotel*, ou des idées comment détecter soi-même de meilleures distractions que le *Roi Lion* ou *The Hulk*.

J'espère en outre que, pour ce faire, le gouvernement de Dubai ne se contentera pas d'importer

simplement l'industrie culturelle occidentale, car là-bas, nous ne sommes pas en Occident. Nous ne sommes pas non plus dans un pays musulman standard ; il n'en serait donc pas fait d'une récapitulation de l'art et des valeurs islamiques. Cette ville héberge plus d'Indiens que d'Arabes, et l'argent pour toute cette fête d'investissements ne provient pas que de la bourse du souverain, mais surtout d'Iran ou d'Arabie saoudite, de Chine, de Russie ou d'Europe occidentale. Culturellement parlant, pour Dubai, il n'y a pas de modèle.

Il faut reconnaître que dans cette région, la construction de musées ou de théâtres ne peut pas se faire sans aide étrangère. Tant que l'on est convaincu que ce type d'installations soit nécessaire à Dubai, il faut de bons partenaires, probablement en provenance d'Europe. A qui s'adresser ? Aux plus grands, aux plus célèbres, aux Britanniques (car ce sont eux qui ont ici les racines les plus profondes et ont laissé l'empreinte culturelle la plus marquante), aux Russes (car ils sont maintenant solidement installés dans le Golfe et bien décidés d'y rester), aux Italiens (parce que le cheikh a parlé quelquefois de Renaissance arabe) ? Aux Français, qui sont déjà à la porte à côté ?

Où à des professionnels de la culture d'Europe centrale ? A des gens qui depuis des décennies dirigent avec succès – et souvent non sans subventions – des entreprises artistiques ou y participent, en général pour le bien de leurs communes et de leurs régions ? Comparées à ce que l'on trouve ailleurs, la Suisse, l'Allemagne ou l'Autriche sont toujours des eldorados du soutien de la culture par la bourse publique.

Toutefois, il y a deux problèmes. L'Europe centrale ne se rend pas vraiment compte de cette richesse qui est la sienne, ni de la sécurité dont elle jouit du fait que cette culture est insolublement ancrée dans la collectivité. La culture : elle perdure, quelque mauvaise que puisse être la situation économique. Le deuxième problème : l'Europe centrale n'est pas portée par l'optimisme, ni en général, ni à l'égard de la richesse de sa culture. Nous sommes condamnés à gérer au lieu de créer. Il sera intéressant de voir si la crise que nous traversons tous, nous aidera à changer notre mode de penser. La vie culturelle, par exemple, trouvera-t-elle les moyens de réformer les structures sclérosées de sa pensée et de son travail, sans remettre en question le système de la liberté artistique financée ?

Il se pourrait que nous nous trouvions au début de quelque chose approchant une réor-

ganisation du monde politique et économique. Aussi, un nouvel aspect surgit avec urgence : l'interconnexion globale. Ce que Nestlé ou VW ont intériorisé depuis longtemps, reste encore souvent une nouveauté pour les organisations culturelles d'Europe centrale, soutenues et souvent administrées par l'Etat : le monde est grand, avide et riche. Si tu ne veux pas couler, il faut le conquérir. Je sais, cela sent l'impérialisme. Eh bien, soit. Mais alors, courtiser une femme adorée, c'est aussi de l'impérialisme. Je crois qu'il faut que nos institutions culturelles développent davantage le goût pour la chose étrangère, pour le monde tout autour, qui fonctionne différemment et appréhende et promeut la culture différemment. L'ouverture vers ce monde étranger comporte un risque. Notre culture a besoin du goût de ce risque. Celui qui, dans une délectation narcissique, se complaît dans sa propre beauté et exquisité, risque de ne plus être connu demain.

La romance dans le Golfe, la crise financière mondiale, le kitsch entre le commerce et l'art,

Le monde est grand, avide et riche. Si tu ne veux pas couler, il faut le conquérir. Cela sent l'impérialisme. Mais alors, courtiser une femme adorée, c'est aussi de l'impérialisme.

J'aimerais bien concevoir tout cela comme une chance rare pour gens curieux. Il y aura sans doute prochainement beaucoup moins d'argent et d'emplois. En revanche, les espaces culturels se sont élargis. Idem pour le besoin de nouvelles formes d'échange entre cultures. La sécurité rend frileux. Nous avions beaucoup de sécurité ces dernières décennies. Voici arrivée la grande insécurité. Nous n'en arriverons à bout qu'à condition de la laisser rattraper par notre courage.

MICHAEL SCHINDHELM, né en 1960, obtint un diplôme de chimie quantique en Russie. De 1996 à 2006, il fut directeur artistique et administratif du Théâtre de Bâle. Depuis 2008, il est directeur culturel de la Dubai Culture and Arts Authority.